

D
1055
M282
1937
F

THOMAS MANN

ARTISSEMENT
A L'EUROPE

PRÉFACE D'ANDRÉ GIDE

*Traduit de l'allemand par
RAINER BIEMEL*

Septième édition

nrf



GALLIMARD

2

AVERTISSEMENT
A L'EUROPE

DU MÊME AUTEUR
aux Éditions de la N. R. F.

LES HISTOIRES DE JACOB.

LE JEUNE JOSEPH.

D
1055
M282
1937
F

5

THOMAS MANN

AVERTISSEMENT
A L'EUROPE

PRÉFACE D'ANDRÉ GIDE

Traduit de l'allemand par
RAINER BIEMEL

Septième édition

nrf



GALLIMARD

Paris — 43, Rue de Beaune

6

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à cent soixante-dix exemplaires et comprend : soixante exemplaires sur vélin pur fil Lafuma dont quarante-cinq exemplaires numérotés de 1 à 45 et quinze exemplaires hors commerce numérotés de a à o ; et cent dix exemplaires sur alfa Navarre dont quatre-vingts numérotés de 46 à 125 et trente exemplaires hors commerce numérotés de 126 à 155.

PRÉFACE
A QUELQUES ÉCRITS RÉCENTS DE
THOMAS MANN

Je tiens à grand honneur de préfacer ce petit livre. Thomas Mann est un des rares aujourd'hui que nous pouvons admirer sans réticences. Il n'y a pas de défaillances dans son œuvre, et il n'y en a pas dans sa vie. Sa riposte à un absurde camouflet du hitlérisme est digne de l'auteur des Buddenbrock, de la Montagne Magique et de la trilogie de Joseph. L'importance de l'œuvre donne au geste son importance et sa puissante signification.

Désormais Thomas Mann est Tchecoslovaque. Je l'ai revu récemment à Kusnacht, aux environs de Zurich, où il s'est de lui-même exilé. J'ai retrouvé avec émotion cette douceur de manières et cette aménité exquise qui recouvrent aimablement une grande fermeté de caractère, une inflexible résolution. Celles mêmes que j'admire également chez sa femme et qui se retrouvent chez ses enfants avec, parfois, une turbulence charmante.

Car Thomas Mann n'a point été banni; les Allemands d'Allemagne insistent sur ce point.

— « Rien, disent-ils, ne le forçait à quitter un pays dont ne le chassait aucune proscription particulière. Il ne tenait qu'à lui de rester, ainsi que nous faisons nous-mêmes, et de reconnaître avec nous que l'on peut fort bien s'accommoder d'un régime qui ne nous demande, après tout, que d'acquiescer. Il a fait « la mauvaise tête ». Tant pis pour lui. Tout le reste est venu par la suite : et la séquestration de ses biens en Bavière ; et la privation de ses droits ; et le retrait enfin de sa nationalité allemande et de son titre à l'Université de Bonn ».

Thomas Mann ne se mêlait point des affaires publiques. « Je suis plutôt né pour témoigner dans la sérénité que dans le martyre, pour apporter au monde un message de paix que pour nourrir la lutte et la haine, » nous dit-il dans la belle lettre qu'on va lire. Sans doute; mais il est « né pour témoigner »; c'est là son rôle; c'est celui de l'homme de lettres ; et lorsqu'un gouvernement despotique prétend soumettre les esprits, c'est faire de la politique que de ne laisser point son esprit s'incliner. Peut s'appliquer à lui ce que Sainte-Beuve dit de la « politique » d'André Chénier : « Ce n'est point une action concertée et suivie ; c'est une protestation individuelle, logique de forme, lyrique de source et de jet, la protestation d'un honnête homme qui brave à la fois ceux qu'il réfute, et ne craint pas d'appeler sur lui le glaive. » Il n'est heureusement plus question ici de guillotine ; mais Thomas Mann est

parfaitement en droit d'écrire : « Si j'étais resté en Allemagne, ou si j'y étais retourné, je ne serais probablement plus en vie. » Thomas Mann est contraint, par sa probité même, d'assumer un rôle politique, dans un pays où les « honnêtes gens » qui se mêlent encore de penser deviennent des gêneurs, des factieux. Quant à nous, nous aimons assez l'Allemagne pour reconnaître la voix de celle-ci bien plus dans la protestation de Thomas Mann que dans la lettre du doyen de l'Université de Bonn. Dans cette protestation, l'indignation reste encore contenue ; Thomas Mann la laissera paraître bien davantage lorsqu'il s'agira de l'Espagne, dans le troisième des écrits qui se trouvent ici réunis. Et j'admire que cette indignation se manifeste d'autant plus vive que l'intérêt personnel s'y trouve moins engagé. C'est aussi par là que se reconnaît la parfaite sincérité de ces pages ; non seulement elles sont toutes du même homme, mais de la même encre, d'une même inspiration ; une égale conviction les anime. Non, ce n'est pas l'intérêt personnel qui les dicte ; Mann reste authentiquement du côté du spirituel : un humaniste, dans le sens le plus plein de ce mot.

L'humanisme — nous explique-t-il dans une allocution prononcée à Budapest à l'occasion des débats organisés dernièrement par l'Institut de Coopération Intellectuelle — « l'humanisme... n'est en rien scolaire et n'a, directement, rien à voir avec l'érudition. L'humanisme est plutôt un esprit, une disposition intellectuelle, un état d'âme humain qui implique jus-

tice, liberté, connaissance et tolérance, aménité et sérénité ; doute aussi, non pas en tant que fin, mais en tant que recherche de la vérité, effort plein de sollicitude pour dégager cette vérité par delà toutes les présomptions de ceux qui mettent cette vérité sous le boisseau. » Il disait d'abord : « Le mieux et le plus simple ne serait-il pas d'envisager l'humanisme comme le contraire du fanatisme ? »

L'humanisme, tel que le présente ici Thomas Mann, peut sembler, en des périodes apaisées, rejoindre une sorte de renanisme souriant ; mais que l'on ne s'y trompe point : vienne un temps où la force tente de plier l'esprit, de le soumettre à quelque arbitraire et brutale ordonnance, aussitôt l'humaniste authentique prend conscience de son rôle ; refusant de se plier, il oppose à la force matérielle une autre force : celle, irréductible, de l'esprit — dont, bon gré mal gré, tout tyran doit reconnaître la valeur insigne.

Si j'ai tenu à citer les phrases que l'on vient de lire, c'est aussi que le discours dont elles sont extraites ne figure pas dans ce volume. Mais toutes les pages que l'on pourra lire plus loin rendent ce même son juste et plein. Certaines vérités qui y sont énoncées devraient inviter les jeunes gens à réfléchir ; en particulier celle-ci : « Les jeunes (d'aujourd'hui) ignorent la culture dans son sens le plus élevé, le plus profond. Ils ignorent le travail sur soi. Ils ne savent plus rien de la responsabilité individuelle et trouvent toutes leurs commodités dans la vie collective. La vie collective, comparée à la vie individuelle, est la sphère

de la facilité. *Facilité qui va jusqu'aux pires abandons. Cette génération ne désire que prendre congé à jamais de son propre moi. Ce qu'elle veut, ce qu'elle aime, c'est l'ivresse. Dans une nouvelle guerre, elle trouvera sa fin dernière, où notre civilisation périra.* »

Le flot de barbarie, que Thomas Mann regarde anxieusement déferler sur notre vieux monde n'a pas encore trop atteint la France; et c'est peut-être seulement pourquoi, Français, je me sens un peu moins assombri que lui. Mais les réflexions qu'il développe dans son Avertissement à l'Europe, comment ne pas en reconnaître la justesse ? « Les plus hautes valeurs ne sont plus à l'abri de la destruction, dit-il, et peut-être le destin de notre civilisation tout entier. » Il se refuse à tenir la guerre de 1914 pour responsable de l'avilissement actuel. Ses Buddenbrock, en nous pignant à travers trois générations « l'histoire du déclin d'une famille », témoignent du tourment qui l'habitait déjà en 1901. « Je répète, écrit-il aujourd'hui, que la déchéance de la culture européenne n'est pas le fait de la guerre, qui l'a seulement accélérée et rendue plus apparente. » Et très subtilement, mais très sagacement aussi, il tente de démontrer que, parvenue à un certain stade, la culture en vient à prendre position contre elle-même. « Dans tout humanisme, il y a un élément de faiblesse, remarque-t-il, qui vient de sa répugnance pour tout fanatisme, de sa tolérance et de son penchant pour un scepticisme indulgent; en un mot : de sa bonté naturelle. Et cela peut, en certaines circonstances, lui devenir fatal. »

Sans doute le régime hitlérien actuel met en grand péril la culture ; mais le pire danger, Thomas Mann le voit en ceci que, de nos jours, la raison est communément bafouée et que tend à paraître plus intelligent que l'être raisonnable celui qui, au nom de la Vie, nie la raison.

« Le monde est peut-être déjà perdu, conclut-il. Il l'est sûrement s'il ne parvient pas à s'arracher à cette hypnose et à reprendre conscience de lui-même. » C'est à quoi travaillent les pages que voici. Et, grâce à elles, je puis penser : Non, Thomas Mann ; non ; notre monde n'est pas encore perdu ; il ne peut l'être tant qu'une voix comme la vôtre s'élève encore pour l'avertir. Tant que des consciences comme la vôtre resteront en éveil et fidèles, nous ne désespérerons pas.

André GIDE.

UNIVERSITÉ
FRÉDÉRIC-GUILLAUME
FACULTÉ DE PHILOSOPHIE
J. Nr : 58

Bonn, le 19 décembre 1936.

D'accord avec M. le Recteur de l'Université de Bonn, je dois vous notifier que la Faculté de Philosophie s'est vue dans l'obligation de vous rayer de la liste de ses docteurs honoris causa, à la suite de votre excommunication nationale. Votre droit à ce titre est abrogé conformément à l'article VIII de nos statuts.

*Le Doyen,
Signé : ILLISIBLE.*

Monsieur Thomas Mann, homme de lettres.

*A M. le Doyen de la Faculté
de Philosophie de Bonn.*

MONSIEUR LE DOYEN,

Je viens de recevoir l'attristante communication que vous m'adressez en date du 11 décembre. Permettez-moi d'y répondre ce qui suit :

Les Universités allemandes, par une incompréhension effroyable de l'heure présente, se rendent complices de toutes les forces malfaisantes qui sapent les fondements de la morale, de la culture et de l'économie allemandes, en se faisant en quelque sorte le sol d'où ces forces tirent leur aliment. La lourde responsabilité qu'elles ont assumée par là même m'a depuis longtemps ôté toute joie d'avoir jadis reçu une dignité académique. Cela m'a même empêché d'en faire usage. Si je porte encore aujourd'hui le titre honorifique de docteur en philosophie, je le dois à l'Université d'Harvard, qui vient de me le conférer, en donnant de sa décision des motifs que je m'en voudrais de vous celer.

Voici, traduit du latin, le texte du diplôme :
 « Nous, Recteur et Sénat, avec l'approbation des honorables inspecteurs de l'Université, avons en séance solennelle déclaré et proclamé docteur en philosophie *honoris causa*, en lui conférant tous les droits et honneurs attachés à cette dignité, Thomas Mann, l'écrivain universellement connu, qui, en éclairant par son œuvre, pour beaucoup de nos concitoyens, les problèmes que pose la vie, *a sauvé, avec un très petit nombre de ses compatriotes, la haute dignité de la culture allemande.* »

Vous voyez quelle idée, si étrangement opposée à la conception allemande, les esprits libres et cultivés d'outre-Atlantique se font de mon rôle, et je puis ajouter qu'il en est de même en d'autres pays. Il ne me serait jamais venu à l'esprit de me louer moi-même dans les termes de ce document. Mais aujourd'hui, et ici, je puis, je dois même les citer.

Au cas, Monsieur le Doyen, où vous auriez affiché au tableau noir de votre Université la communication que vous m'avez adressée (je ne connais pas vos usages), je désirerais vivement que ma réponse partageât cet honneur. Certains membres de l'Université, étudiants ou professeurs, seraient peut-être, en la lisant, saisis d'un effroi, vite réprimé sans doute, mais qui leur permettrait d'entrevoir, dans une intuition soudaine, au delà de leur univers borné, contraint, hostile, un autre univers où l'esprit est libre.

Je pourrais terminer ici, mais d'autres consta-

tations encore s'imposent à moi. A propos de mon exclusion de la communauté nationale, j'ai gardé le silence, en dépit de maintes questions qui m'étaient posées. Mais je puis considérer l'excommunication académique comme l'occasion propice à une brève confession personnelle. Quant à vous, Monsieur le Doyen, dont je ne connais même pas le nom, veuillez vous regarder uniquement comme le destinataire accidentel de cette déclaration qui vous concerne à peine.

Pendant ces quatre ans d'exil, qu'on ne pourrait guère dire volontaire sans mentir, car si j'étais resté en Allemagne, ou si j'y étais retourné, je ne serais probablement plus en vie, je n'ai cessé de réfléchir à l'étrangeté de mon destin. Je n'aurais jamais pu imaginer, on ne m'a jamais prédit à mon berceau que, sur mes vieux jours, dépossédé et maudit par ma patrie, je vivrais en émigré, dressé dans une attitude de protestation politique dont la nécessité profonde s'imposerait à moi. Depuis mon initiation à la vie de l'esprit, je me suis toujours trouvé à l'aise parmi les traditions spirituelles de ma nation, grâce à un accord heureux avec les aspirations de l'âme allemande. Je suis plutôt né pour témoigner dans la sérénité que dans le martyre, pour apporter au monde un message de paix que pour nourrir la lutte et la haine.

Il a fallu que la nature même des choses fût violée pour entraîner ma vie dans une direction qui lui est si contraire. A cette déviation tragique, j'ai

tenté de m'opposer du mieux que j'ai pu, et cela m'a valu le destin que je dois apprendre à porter, auquel il me faut accorder ma nature qui pourtant lui est étrangère. Ce n'est d'ailleurs pas seulement par le silence méprisant dans lequel je me suis réfugié ces quatre dernières années, que j'ai provoqué la colère des puissants : bien avant déjà, plus tôt que la bourgeoisie allemande, toute à son désespoir, j'avais entrevu ce que valaient les hommes qui se préparaient à intervenir, et ce que serait leur action. Quand l'Allemagne fut tombée entre leurs mains, je voulais me taire : par ce grand sacrifice, je croyais acquérir un droit à leur silence, un droit qui me permettrait de conserver ce qui me tient à cœur par-dessus tout : le contact avec mes lecteurs d'Allemagne. Je me disais que mes livres étaient écrits pour des Allemands, d'abord pour eux ; la sympathie qui leur venait du dehors n'était pour moi qu'un accident heureux. Mes livres sont, en effet, le produit d'une union étroite entre la nation et l'auteur. Ils vivent dans un climat particulier que j'ai moi-même contribué à créer en Allemagne. Ce sont là des liens fragiles qui méritent d'être protégés. On ne devrait pas permettre à la politique de les rompre brutalement. Peut-être y aurait-il eu chez nous des impatients qui, atteints eux-mêmes dans leur liberté, auraient reproché son silence à celui qui jouissait encore de la sienne. Néanmoins, il m'eût été permis d'espérer que le grand nombre comprendrait ma réserve et même m'en saurait gré.

Telle était mon intention. Mais je ne pus m'y tenir. Je n'aurais pu vivre ni travailler. C'eût été pour moi un véritable empoisonnement si je n'avais pu, de temps en temps, « laver mon cœur », comme disent les Anciens, si je n'avais pu exprimer sans réticences mon dégoût de ces misérables discours qui retentissaient dans mon pays, et des actes plus misérables encore qui s'y accomplissaient. A tort ou à raison, mon nom était lié pour le monde à la notion d'une Allemagne qu'il aime et qu'il honore. Je me vis donc dans l'obligation de dénoncer ouvertement les mutilations sauvages qu'on faisait subir à cette Allemagne. Et cette obligation troublait tous mes rêves d'artiste, auxquels je me serais si volontiers abandonné. Mais à cette obligation, je ne pouvais me soustraire, car il m'a toujours été donné de m'exprimer, de me libérer par le langage. La vie ne trouve pour moi son accomplissement que dans cette création constante du langage qui purifie l'émotion et qui la conserve. Le langage est chargé d'un grand mystère. Nous sommes responsables de sa pureté. Et cette responsabilité est symbolique ; elle n'est pas seulement du domaine de l'art, elle est proprement morale. C'est la responsabilité humaine dans son essence même ; elle nous engage envers notre propre peuple, en nous obligeant à conserver pure son image aux yeux de l'humanité. C'est dans le sentiment de cette responsabilité que nous vivons l'unité humaine, la totalité du problème humain. Et les exigences de cette totalité

ne permettent à personne, aujourd'hui moins que jamais, de séparer, dans sa vie, l'art de la chose politique et sociale, sous prétexte de s'isoler dans une « culture supérieure ». L'humanité est un tout dont les parties sont solidaires. Et ce serait un crime que de vouloir donner un caractère de totalité à une seule forme de la vie humaine, comme celle de l'État ou de la politique, en lui subordonnant toutes les autres.

Je suis un écrivain allemand habitué, par le souci de la langue, à prendre mes responsabilités. Je suis un Allemand dont le patriotisme se manifeste, naïvement peut-être, dans la conviction profonde que tout ce qui s'accomplit en Allemagne est, au point de vue moral, d'une importance unique. Comment donc aurais-je pu demeurer muet, accepter de me taire à jamais, en présence du mal irréparable dont le corps et l'âme, l'esprit, la justice et la vérité sont tous les jours victimes dans mon pays ? Comment aurais-je pu passer sous silence les terribles dangers que ce régime fait courir à l'Europe, ce régime destructeur de l'homme, qui ignore tout des exigences de l'heure présente ? Ce n'était pas possible. Et c'est ainsi qu'à l'encontre de mon désir, naissaient des paroles, des gestes qui définissaient ma position et provoquèrent finalement cet acte absurde et lamentable : mon excommunication nationale.

Il suffit de penser à ce que sont les hommes auxquels le hasard a donné ce pouvoir dérisoire de

me ravir ma nationalité, pour qu'apparaisse tout le ridicule de leur action. Comment aurais-je pu insulter l'Allemagne en les désavouant ? Voyons : ils ont l'incroyable audace de prétendre représenter l'Allemagne, d'être l'Allemagne, alors que le moment n'est peut-être plus loin où le peuple allemand refusera, avec sa dernière énergie, d'être identifié avec eux.

Qu'ont-ils fait de l'Allemagne en moins de quatre années ? Les armements de guerre ont, économiquement et moralement, ruiné le pays. Par leur attitude menaçante, ils ont fait de ce pays un obstacle pour le monde entier, qu'ils empêchent d'accomplir ses devoirs essentiels, les devoirs si urgents et si grands de *la paix*. Personne n'aime ce pays. On l'observe avec angoisse, et avec une aversion profonde. Il se trouve au bord de la catastrophe économique, et ses « ennemis » terrifiés lui tendent la main pour tenter de sauver de l'abîme un membre de la future communauté des peuples, dans l'espoir que ce peuple retrouvera sa raison et prendra conscience des nécessités du moment, au lieu de créer dans ses rêves la légende de sa misère qu'il pare d'une fausse auréole de sainteté. Ceux qu'il menace et qu'il entrave doivent finalement lui porter secours pour éviter qu'il n'entraîne l'Europe dans une guerre sur laquelle il a toujours les yeux fixés comme sur sa suprême raison d'être. Les États mûrs et cultivés — j'entends ici par culture la connaissance de cette vérité fondamentale

que *la guerre n'est plus permise* — traitent ce grand pays, si dangereux pour lui-même et pour les autres, ou plutôt les chefs impossibles auxquels il est livré, comme les médecins traitent leurs malades : avec une indulgence et une prudence sans limite, avec une patience inépuisable, bien que peu glorieuse pour qui en est l'objet. Mais ces chefs croient devoir répondre en faisant de la « politique », une politique de force et d'hégémonie. C'est un jeu inégal. Lorsqu'un État fait de la politique alors que les autres ne pensent même plus à la politique, mais seulement à *la paix*, certes, il recueille pour un temps quelques avantages. Son ignorance anachronique de ce que la guerre est désormais défendue lui permet naturellement de remporter des « succès » passagers sur ceux qui ne partagent plus cette ignorance. Mais malheur au peuple qui, ne trouvant vraiment plus aucune autre issue, croirait la trouver dans l'horrible guerre, haïssable aux hommes et à Dieu ! Il serait battu et ne pourrait jamais plus se relever.

La raison d'être et le but suprême de l'État national-socialiste résident uniquement en ceci : entraîner le peuple allemand pour « la guerre à venir », en réprimant sans merci, en extirpant par la violence toute velléité de réaction ; faire de ce peuple un instrument de guerre, infiniment docile, qu'aucune pensée critique n'affaiblit, et qui se laisse emporter par une ignorance aveugle et fanatique. En effet, ce système ne saurait avoir un autre but,

une autre *excuse*. Seule, l'idée de la préparation intégrale à la guerre peut justifier le sacrifice de la liberté, de la justice et du bonheur humain, peut expliquer que ces hommes assument si aisément la responsabilité de tant de crimes accomplis ouvertement ou en secret. Dès l'instant où l'idée de la guerre, comme fin en soi, s'évanouirait, tout cela ne deviendrait qu'un système de tortures complètement insensé et vain.

Pour dire la vérité, ce régime *est* en fait insensé et vain ; non seulement parce qu'on ne lui permettra pas de faire la guerre, mais encore parce que, même si l'on fait état de son idée directrice : la préparation absolue et totale à la guerre, on constate que le résultat est contraire au but poursuivi. Aucun peuple n'est aujourd'hui aussi peu disposé à la guerre, aussi complètement incapable de supporter la guerre que celui-ci. Tout d'abord, il n'a pas d'alliés, pas un seul en ce monde, mais c'est, après tout, le moins important. Seule, l'Allemagne serait encore redoutable, mais ce qui le serait bien plus encore, c'est précisément qu'un tel abandon signifierait qu'elle s'est, en définitive, abandonnée elle-même. Diminuée et humiliée dans son esprit, épuisée dans son âme, déchirée au dedans, pleine de méfiance à l'égard de ses chefs, alarmée de ce qu'ils ont pu faire d'elle en ces dernières années, elle irait à la guerre, sans doute encore ignorante, mais déjà assaillie de pressentiments funestes. La situation ne serait pas celle de 1914,

mais bien celle de 1917 et 1918, même au point de vue matériel. Les quelque dix pour cent de profiteurs du régime, qui eux-mêmes n'y croient qu'à demi, ne suffiraient certes pas à gagner cette guerre. La majorité de la nation n'y verrait que l'occasion tant attendue de secouer un joug honteux. A la première défaite, la guerre étrangère se transformerait en guerre civile.

Non, cette guerre n'est pas possible. L'Allemagne ne peut la mener. Et si ses chefs ont le moindre bon sens, leurs déclarations pacifiques, qui aux yeux de leurs adhérents ne sont que des mensonges politiques, viennent, en somme, de ce qu'ils ont entrevu cette impossibilité. Mais s'il ne peut, s'il ne doit pas y avoir de guerre, à quoi bon alors ces voleurs et ces assassins ? Pourquoi cette hostilité envers le monde entier, ces injustices, cette oppression spirituelle, cette nuit de la civilisation et tant d'autres indigences ? Pourquoi ne pas envisager plutôt le retour de l'Allemagne à l'Europe, sa réconciliation avec l'Europe ?

Pourquoi n'entrerait-elle pas librement dans un système européen de la paix qui serait accompagné de la liberté, de la justice, du bien-être et de l'honnêteté ? L'univers entier saluerait ce jour par le chant de toutes ses cloches, et le célébrerait dans l'allégresse. Pourquoi est-ce impossible ? Pourquoi ce régime, qui nie en paroles et en actes tous les droits de l'homme, veut-il rester au pouvoir et ne veut-il pas autre chose ? Parce que, dans l'impossi-

bilité de faire la guerre, alors qu'il la veut, il se condamnerait et se renierait lui-même en faisant la paix ? Mais sont-ce là des raisons valables ?

En vérité, Monsieur le Doyen, j'ai tout à fait oublié que c'est à vous que je m'adresse. Mais je puis me rassurer en pensant qu'il y a déjà longtemps peut-être que vous ne me suivez plus, effrayé de ce langage dont on a perdu l'habitude en Allemagne, stupéfait qu'on ose parler allemand librement. Oh ! ce n'est pas l'orgueil qui me fait parler ainsi, mais l'angoisse torturante dont vos chefs n'ont pu me libérer dans le temps qu'ils décidaient que je ne serais plus Allemand. Mes paroles sont nées d'une souffrance de l'âme et de l'esprit dont chaque instant de ma vie porte le poids depuis quatre ans, et contre laquelle j'ai dû, par une lutte quotidienne, défendre mon œuvre. Ma peine est immense. Si l'homme, par pudeur religieuse, ne laisse pas volontiers tomber de ses lèvres ou de sa plume le Nom suprême, il est cependant des moments de profonde émotion où, pour s'exprimer tout entier, il ne peut s'en abstenir. Permettez-moi donc, puisque je ne puis en dire davantage, de terminer ma lettre sur cette invocation :

Dieu veuille secourir notre pays assombri et détourné de sa voie, et lui apprendre à faire la paix avec les autres et avec lui-même !

Thomas MANN.

Kusnacht, lac de Zurich,
Nouvel an, 1936-1937.

AVERTISSEMENT A L'EUROPE

L'auteur de ces lignes doit tout d'abord avouer loyalement qu'il a dépassé soixante-dix ans. Il est presque dans la nature des choses qu'un homme âgé éprouve de la mauvaise humeur en regardant son temps. Les jugements qu'on porte sur le monde après la soixantaine perdent de leur valeur. Peut-être, cependant, ne me contredira-t-on pas si j'affirme qu'il n'est pas nécessaire d'avoir atteint cet âge pour trouver tragique l'état présent de l'Europe.

Il y a aussi des jeunes gens qui pensent de la sorte, et c'est peut-être la pensée de tout homme qui, s'écartant des plaisirs de la foule, sait mettre entre lui et son temps cette distance qu'exige le jugement critique. L'homme doué de sens critique n'a pas seulement le droit, mais le devoir d'en user, et d'en user jusqu'à la fin de ses jours, bien qu'il lui faille reconnaître que cet exercice ne s'accorde guère avec la recherche du plaisir. La vie même,

qui n'est point fille du hasard, nous assure du bien-fondé de notre jugement, dont seule la mort peut nous ravir l'usage. Il est assez étrange que nous ne puissions guère nous représenter ce que serait le jugement d'un mort sur ce qui s'est passé après lui. Malgré tout le plaisir que nous prenons à l'imaginer, ce jeu de l'esprit se révèle impossible et vain. Celui qui se sépare de son temps ne peut prendre position à son égard. C'est là une impossibilité non seulement matérielle, mais aussi spirituelle. Les morts sont délivrés du temps. D'où cette grandeur qui leur est propre et qu'exprime le poète en disant : « Un mendiant mort est plus grand qu'un roi vivant. » Mais la vie a, elle aussi, sa grandeur. C'est une puissance qui discerne et qui choisit. Elle nous maintient dans le temps, dans ce fleuve où tout évolue, et cela nous autorise, nous convie même à dire notre mot sur les affaires de ce monde. Notre jugement à leur égard est donc bien fondé. On ne peut nous imposer silence, sous prétexte que « nous ne comprenons plus notre temps », qu'en supposant que nous acceptons d'abdiquer.

Les hommes au regard aigu et inquiet n'ont jamais hésité dans leur vieillesse à juger durement le monde qu'ils voyaient naître, et l'âge n'était rien à la perspicacité de leur jugement. Le vieux Gœthe confessait qu'il aimait de tout son cœur la jeunesse, et qu'il s'était beaucoup plus aimé lui-même quand il était jeune. Mais cet aveu est suivi d'autres remarques sur la jeunesse qui révèlent son impatience et

ses doutes. Il écrivait en 1812 : « Les hommes, surtout les jeunes gens, se livrent tout entiers à leurs plaisirs et à leurs passions ; les graves erreurs du temps défigurent ce qu'ils ont de meilleur et de plus précieux ; ils subissent en outre l'inexprimable pression des choses du dehors ; et tout ce qui pourrait les conduire à la béatitude les mène à la damnation. Quand on considère tout cela, comment s'étonner des sévices que l'homme fait subir à lui-même et aux autres ? » Tout cela, nous le connaissons bien nous-mêmes : ce mépris de ce qu'il y a de meilleur et de plus haut, cette indicible contrainte, et les sévices aussi. Ce n'est pas une timidité de vieillard qui nous empêchera d'appeler les choses par leur nom. Gœthe disait encore, à l'âge de soixante ans : « Les jeunes gens ne savent plus écouter. Il est vrai que savoir écouter suppose une formation particulière de l'esprit. » Une culture ! toute une génération répond à ce mot par un rire moqueur, qui s'adresse bien entendu au vocable préféré du libéralisme bourgeois, comme si culture ne signifiait que libéralisme et bourgeoisie. Ce mot n'exprime-t-il pas, aujourd'hui comme hier, le contraire de la brutalité, de la misère, le contraire de la paresse, de ce pitoyable laisser-aller qui, bien qu'il invente le pas de l'oie, est tout de même un laisser-aller ? La culture, dans la mesure où elle est forme de vie, recherche de la liberté et de la vérité, prise de conscience, effort sans cesse renouvelé, n'est-elle pas la discipline morale elle-même ?

J'aime le poème du vieux Gœthe qui commence ainsi :

*« Où est celui qui est torturé aujourd'hui par nos
[souffrances d'autrefois ?
Oui, où est-il celui qu'elles torturent ? »*

Les enfants du siècle affirment que leur condition est plus difficile que n'était la nôtre jadis. Leur destin ne serait que hasard, misère, insécurité absolue, tandis que nous avons eu le privilège de grandir dans le confort matériel de l'époque bourgeoise. Mais ils s'exagèrent l'importance des conditions extérieures. D'ailleurs, nous autres, enfants d'un autre temps, nous sommes obligés aussi, sur nos vieux jours, de nous adapter à ces transformations qui substituent au contentement béat d'autrefois un faux héroïsme. Pour moi, l'essentiel réside en ceci : les jeunes ignorent la culture dans son sens le plus élevé, le plus profond. Ils ignorent ce qu'est travailler à soi-même. Ils ne savent plus rien de la responsabilité individuelle, et trouvent toutes leurs commodités dans la vie collective. La vie collective, comparée à la vie individuelle, est la sphère de la facilité. Facilité qui va jusqu'aux pires abandons. Cette génération ne désire que prendre congé à jamais de son propre moi. Ce qu'elle veut, ce qu'elle aime, c'est l'ivresse. Dans la mesure où elle exalte en nous des sentiments nobles et saints, l'ivresse est certes nécessaire à l'élargissement de notre vie, à son

élévation religieuse; mais la forme qu'elle revêt dans la vie collective d'aujourd'hui est un exemple de la déformation qu'on fait subir à de hautes et vénérables intuitions de l'âme européenne pour les mettre à la portée des masses.

« La vertu dépose sa cuirasse, l'esprit laisse échapper son sceptre, l'union indestructible des êtres éloigne la mort, et leur jeunesse éternelle donne au monde sa beauté et sa félicité. » Ces mots dépeignent l'élan dionysiaque, dont l'ivresse collective est une parodie humiliante. Le jeune homme qui marche au pas en chantant des mots d'ordre sur des airs populaires éprouve une jouissance purement égoïste et stérile.

Le but de la marche importe peu à cette jeunesse qui n'aspire qu'à se confondre dans la masse, dispensée de tout approfondissement personnel du sens grave de la vie. Quand on lui demande de préciser un peu le bonheur qu'elle éprouve à vivre ainsi, elle montre peu de goût à s'expliquer. L'ivresse de la masse qui délivre du poids de la personnalité est une fin en soi. Les idéologies dont elle se réclame, comme « l'État », le « Socialisme », la « grandeur de la patrie », ne lui sont nullement essentielles. Ce ne sont là que des prétextes. Le seul but, c'est l'ivresse : il faut se débarrasser de son propre moi, de sa propre pensée, ou, plus précisément, de la morale et de la raison en général. Il est vrai qu'il s'agit également de se délivrer de l'angoisse, de cette angoisse de la vie qui incite les hommes à se rassembler, à se serrer

les coudes et à chanter très fort en chœur. Ici d'ailleurs, nous touchons un aspect du problème qui peut émouvoir notre compassion, éveiller notre sympathie.

Le bonheur que procure cet oubli de soi, cette dispense de toute responsabilité personnelle est d'ailleurs le propre de la guerre. Quand je parle de l'homme moderne, de l'homme de notre temps, nous sommes d'accord pour entendre par là l'Européen d'après-guerre, l'homme qui a vécu la guerre ou qui a grandi dans ce monde né de la guerre. Nous sommes enclins à considérer l'état actuel du monde, au point de vue économique de même qu'au point de vue spirituel et moral, comme le produit de la guerre. Peut-être est-ce là une exagération. On ne saurait mettre en doute les ravages immenses, d'ordre matériel et moral, causés par la guerre, mais ce n'est pas elle qui a créé notre monde. Elle a seulement dégagé, renforcé, poussé à l'extrême certains caractères qui existaient déjà auparavant. La déchéance incroyable de la culture, le relâchement moral que nous sommes forcés de constater par rapport au XIX^e siècle, ne sont pas le résultat de la guerre, bien qu'elle les ait accentués. Leur origine est plus lointaine. Il s'agit là d'un phénomène qui est né avec notre siècle. José Ortega y Gasset, dans son livre *la Rebelion de las Masas*, a excellemment montré qu'il faut en chercher la raison principale dans l'ascension des masses et leur arrivée au pouvoir.

Il est tragique de constater que le désarroi de notre temps vient de la générosité du XIX^e siècle, cette période si féconde, dont les bienfaits dans l'ordre scientifique et social ont permis à la population européenne de tripler. La crise qui menace de nous faire retourner à la barbarie a ses racines dans la générosité aveugle de ce siècle. Ortega décrit fort bien l'invasion des masses dans une civilisation qu'elles s'asservissent comme une force de la nature. Les masses, en effet, ne connaissent rien des conditions infiniment complexes que présuppose cette civilisation ; elles ne s'en soucient donc pas le moins du monde. Preuve en soit leur attitude en face de la démocratie libérale à laquelle pourtant elles doivent tout : elles l'abattent en se servant d'elle. Il est même fort possible que, malgré leur amour naïf et enfantin pour la technique, elles en arrivent finalement à la détruire. Elles méprisent l'idéalisme et tout ce qui y prend sa source, c'est-à-dire la liberté et la vérité. Elles ne comprennent donc pas que la technique elle-même est le résultat pratique d'une recherche libre et désintéressée.

Il convient ici de dire un mot d'une certaine mentalité primitive. Plaçons un public contemporain (s'il est permis d'employer, en parlant des masses modernes, ce mot de public qui est encore trop lié à la notion d'élite) devant une pièce comme le *Canard Sauvage* d'Ibsen. On verra alors qu'après trente-cinq ans, cette pièce est devenue complètement inintelligible : ce n'est plus qu'une farce qui

provoque des éclats de rire. Au XIX^e siècle, il y avait une société capable de comprendre l'ironie et le « double fond » d'une telle œuvre, son idéalisme amer et son raffinement moral. C'est là un sens qui s'est perdu. Le XIX^e siècle, qui avait foi en la durée de ses conquêtes, n'aurait pu concevoir que cette régression fût possible. Elle a pourtant eu lieu, par un brusque nivellement, j'irais jusqu'à dire par un retour à la mentalité primitive. Non seulement on est devenu incapable de goûter la nuance, mais on la poursuit d'une haine farouche. Si tout cela nous effraye tant, c'est que nous y voyons le signe que toute catastrophe est désormais rendue possible. Les plus hautes valeurs ne sont plus à l'abri de la destruction, et tel peut être le destin de notre civilisation tout entière. Je répète que la déchéance de la culture européenne n'est pas le fait de la guerre qui l'a seulement accélérée et rendue plus apparente. Ce n'est pas la guerre qui a commencé de déchaîner cette vague immense de barbarie et de brutalité qui submerge actuellement le monde. Elle a seulement précipité son élan. L'homme moderne a été façonné par des impressions violentes qui le troublaient et l'enivraient tout ensemble, et il est la victime de leurs assauts sans cesse renouvelés. L'évolution vertigineuse de la technique, ses triomphes et ses échecs, le sport, les records sensationnels et bruyants, l'importance excessive accordée aux vedettes qui fascinent la foule, les champions de boxe couverts d'or que vient applaudir une assistance innombrable,

— tels sont les traits les plus saillants d'un portrait de notre temps. Il faut y ajouter la décadence et la mort des grandes idées morales comme la culture, l'esprit, l'art, la pensée.

Il est vrai que ce sont là, n'est-ce pas, des idées du monde bourgeois, les ruines de l'idéalisme du XIX^e siècle. On découvre aujourd'hui, avec une sorte d'attendrissement, à quel point ce siècle fut idéaliste. Il ne croyait pas seulement aux bienfaits de la démocratie libérale, mais aussi au socialisme, à un socialisme qui devait élever les masses, les instruire, mettre à leur portée la science, l'art, tous les biens de la culture. Aujourd'hui, on est convaincu qu'il est plus important et aussi plus facile de dominer ces masses en leur offrant un art grossier et des arguments de propagande au lieu d'une véritable éducation. Et il semble que les masses ne ménagent pas leur enthousiasme à ces tentatives. Elles se sentent, en effet, plus à l'aise parmi ces produits étonnants de la technique moderne qu'en présence des idées saines qui les hausseraient au-dessus d'elles-mêmes. On peut organiser les masses, et il est clair que toute forme d'organisation suscite leur gratitude. Peu leur importe l'esprit que sert cet ordre extérieur, même si c'est l'esprit de violence. La violence est, en effet, un principe qui permet des simplifications extraordinaires. Mais, au fond, c'est miracle qu'elle recueille l'adhésion de la foule.

S'il ne s'agissait que d'un certain primitivisme, d'une barbarie « fraîche et joyeuse » des masses

modernes, on pourrait à la rigueur s'en accommoder et garder de l'espoir. Mais ce qui est vraiment terrible, c'est qu'elles unissent une espèce de sentimentalisme à une pseudo-philosophie très dangereuse. Elles expriment leur modernisme tapageur dans un jargon romantique, se servent d'expressions comme « le peuple », « la terre et le sang » qui signifient des réalités très anciennes et dignes de notre piété. Elles dénoncent enfin ce qu'elles appellent « l'esprit de la rue » qui est pourtant identique, au fond, à celui qui les anime. Le tout aboutit à un mélange frelaté de sentiment et de sottise dont le triomphe caractérise notre temps.

Pour ce qui est de la philosophie des masses en elle-même, c'est encore pire. Elle n'a pas été produite par les masses, mais leur a été insufflée d'en haut, des sphères intellectuelles. En effet, c'est un rôle des plus étranges qu'ont assumé les intellectuels depuis quelques dizaines d'années. L'esprit s'est d'abord tourné contre lui-même par l'ironie, ensuite il s'est nié lui-même en exaltant la « vie » et ces forces inconscientes, dynamiques, qui appartiennent au monde souterrain et sombre où s'élabore la création. Nous connaissons ces attitudes où l'esprit prend position contre lui-même et contre la raison, qu'il exècre comme l'ennemie de la vie. Quel spectacle audacieux et fascinant ! Mais il n'est que trop troublant, et on aurait mieux fait de ne pas y admettre le grand public. Il est clair que c'est au nom de l'idéalisme que fut engagée la lutte

contre l'idéalisme. Le XIX^e siècle aimait tant la vérité qu'il voulait même, avec Ibsen, reconnaître la nécessité du « mensonge vital ». Mais, comme on voit, il y a une grande différence entre le pessimisme douloureux, l'ironie amère qui font une place au mensonge, et l'insouciance de la vérité.

Toujours est-il qu'aujourd'hui cette différence n'est plus visible pour tout le monde. Les attaques passionnées de Nietzsche contre Platon, contre Socrate et contre le christianisme venaient d'un homme qui était plus près de Pascal que de César Borgia et de Machiavel. C'était la lutte ascétique d'un chrétien qui cherchait à se surmonter lui-même. C'est encore pour des raisons semblables que Marx combattait, en idéaliste, la notion de vérité et de morale de l'idéalisme allemand, pour l'amour d'une vérité et d'une justice nouvelles, et non par mépris de l'esprit. Notre époque devait en arriver là, parce qu'elle avait créé un idéalisme romantique, et avait par là-même rendu possible sa diffusion et toutes ses conséquences dangereuses. On ne se souciait pas des dangers que renferme pour l'humanité et la culture tout antiintellectualisme de l'intelligence. Une telle révolution contient le germe de la réaction, c'est-à-dire la sombre possibilité de tous les abus, car elle devient en réalité la lettre de franchise non seulement de tout ce qui est opposé à la raison pure, mais encore de toutes les malhonnêtetés et du mépris de la vérité, de la liberté, de la justice et de la décence. Il nous faut constater que le sens de

la responsabilité a manqué à ceux qui se réclament de l'esprit ; ils n'ont pas vu que les valeurs morales sont inséparables des valeurs intellectuelles ; elles s'élèvent et déclinent ensemble, et le mépris de la raison entraîne la ruine de la morale. Mais il était indifférent aux dix mille docteurs qui professaient l'irrationnel de mener le peuple à l'avachissement moral, de le rendre insensible à toutes les horreurs. Quand les masses modernes apprirent comme une nouveauté que les hautes sphères avaient détrôné l'esprit et la raison, elles n'en furent pas étonnées outre mesure ; un processus semblable était en marche depuis quelque temps déjà dans leur propre milieu. Des choses que le sens critique plus sévère du XIX^e siècle n'aurait pas acceptées, réapparurent tout doucement, d'abord couvertes par le tintamarre de l'époque : sciences secrètes de toute sorte, charlatanisme, sectes obscures et pseudo-religions idiotes, boniments imbéciles des guérisseurs. Les masses accoururent, et ces superstitions s'épanouirent. Nombreux furent les intellectuels qui virent dans tout cela, non un misérable spectacle de foire, un aveuglement sans nom, mais une renaissance des forces vitales profondes, et ils participèrent eux-mêmes à la mystification en parlant d'une révélation de l'âme populaire. Ainsi fut préparé le terrain pour la plus absurde, la plus abominable superstition des masses. Mais ce devait être une superstition d'un genre nouveau, démocratique en ce sens qu'elle supposait le droit de tous à la

pensée, superstition qui, en outre, se rattachait à une « conception du monde ».

Sans doute la nécessité apprend à penser, mais encore faudrait-il savoir comment. Nous savons ce qui se passe quand les classes moyennes et les couches inférieures, appauvries, dépossédées, abattues par la misère et pleines de ressentiment, se mettent à penser, à se fabriquer une mystique. Le petit-bourgeois venait d'apprendre que la raison avait été abolie, que l'on était libre de l'insulter. Quand il crut en outre que la raison, ce croquemitaine qui tenait du socialisme, de l'internationalisme et même de l'esprit juif, était responsable de sa détresse, il s'attribua une faculté supérieure qui lui permit de bafouer la raison. Il apprit le mot « irrationalisme », si difficile à prononcer, mais qui correspondait bien à son instinct profond. La vulgarisation de l'irrationnel au cours des deuxième et troisième décades de notre siècle est, certes, un des plus ridicules et pitoyables spectacles que nous offre l'histoire. De son propre chef, le petit-bourgeois enragé invente le mot « bête intelligente », expression stupide, mais autorisée en quelque sorte par ces « sphères de l'intelligence » où régnait l'anti-intellectualisme. C'était là l'argument-massue qui devait abattre d'abord toute velléité de critique dans l'ordre social et politique, pour abolir ensuite l'esprit européen en général et par delà, toute discipline spirituelle et morale.

De même que l'esprit niant l'esprit ne cesse pas

pour cela d'être esprit, de même son enfant mineur, l'homme de la foule, ne peut entièrement se passer de l'esprit. Donc il parle, il écrit, il fait de la philosophie, mais tout ce qu'il exprime n'est que pensée abâtardie. L'air résonne de toutes ces expressions faussées et forcées. La mauvaise littérature pèse sur le pays, comme un brouillard épais qui coupe la respiration. L'homme de la foule faisant de la philosophie pour combattre la raison s'arroe alors le monopole de penser, de parler, d'écrire. Il défend aux autres d'ouvrir la bouche, puis il use de son privilège à l'abri de toute contradiction, de telle manière qu'on a envie de maudire la démocratie libérale pour avoir créé l'instruction obligatoire. On ne peut se défendre de ce sentiment que la pensée et la parole même ont été à tout jamais flétries par de telles profanations. Ces misérables primaires excités étalent leur fausse science, leurs théorèmes pervers, leur galimatia mystagogique, leur prétention insolente d'asseoir leur domination pour mille ans. La science intimidée, ou honteusement ralliée, ose à peine élever une voix tremblante. Avant qu'il soit longtemps, ces penseurs officiels seront tout-puissants pour réaliser leurs « idées » et les faire entrer dans l'histoire. Et l'histoire sera à leur image.

Mais n'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans cette insurrection des pauvres d'esprit ? dans ce fait que le goût et le jugement des petites gens, des publicains et des pécheurs font échec à la science, à la culture et à l'intelligence ? Je crois qu'il faut

être prudent si l'on veut mettre en parallèle la révolution chrétienne et la révolution des masses modernes. Des différences fondamentales, différences d'humanité, d'affabilité, apparaissent qui nous mettent en garde contre l'erreur. Notre temps a donné naissance à ce phénomène curieusement renversé d'une réunion de pauvres d'esprit applaudissant follement à l'abolition des droits de l'homme que proclame le haut-parleur d'une tribune d'orateur. La vérité peut résider sans doute dans la simplicité, mais elle ne réside jamais dans la médiocrité.

On opposera peut-être que ce mouvement des masses de notre époque a un caractère héroïque et que, au contraire, c'est l'humanitarisme et l'altruisme qui caractérisèrent la transformation du monde par le christianisme et la Révolution française. Mais, bien que j'aime et admire l'héroïsme dans ses grandes manifestations spirituelles, je ne puis croire à l'héroïsme des petites gens. Leur monde n'est pas héroïque ; il tient du roman policier, du reportage et du film sensationnel. Il faudrait pouvoir appeler héroïque un crime crapuleux pour que ce mot puisse s'appliquer à l'univers auquel aspirent les masses modernes. On ne peut en tout cas voir de l'héroïsme dans le style nouveau d'une politique d'assassinat qui n'est que la création du fanatisme. Pour comprendre ce qu'est l'héroïsme, il faut s'élever à un niveau moral dépassant de loin cette philosophie qui fait de la violence et du mensonge les principes fondamentaux de toute vie. C'est là, en vérité,

la philosophie du petit-bourgeois atteint de la rage de penser. Hors la violence, il ne croit qu'au mensonge, et cette dernière conviction est encore plus ardente que la première. Parmi toutes les idées du monde européen qu'il croit avoir définitivement abattues, c'est-à-dire la vérité, la liberté, la justice, c'est la vérité qu'il hait le plus. Il la remplace par le « mythe ». Ce mot joue dans son vocabulaire un rôle aussi éminent que l'héroïsme. Quand on y regarde de près, en se demandant ce que veut dire par là ce petit-bourgeois enragé, on constate que ce mot signifie l'abolition dans son esprit de toute distinction entre la vérité et le boniment.

Le problème de la vérité, de la vérité en tant qu'idée absolue, dont le fondement est dans la vie, de la vérité dans son éternité et dans son évolution, est un problème d'une importance morale essentielle. Qu'est-ce que la vérité ? Ce n'est pas seulement le patricien romain sceptique qui pose cette question, c'est la philosophie elle-même, l'esprit qui se penche sur lui-même dans la recherche critique. Et l'esprit donne son adhésion à la vie, il consent même à ce que la vie ait besoin d'une vérité qui lui soit secourable. Admettons donc cette proposition : « Il n'y a que ce qui est capable d'exalter la vie qui soit vrai. » Mais pour ne pas abandonner toute morale, pour ne pas sombrer dans le cynisme, il est nécessaire de la compléter par cette autre : « La vérité seule est capable d'exalter la vie. » Si la « vérité » n'est pas donnée une fois pour toutes,

si elle peut évoluer, la recherche de l'esprit doit être d'autant plus profonde, consciencieuse, aiguë. Elle doit prêter attention au mouvement du monde, aux changements de forme de la vérité, aux droits nouveaux qui apparaissent avec le temps, à tout ce qui est essentiel, pour ne pas dire à tout ce qui manifeste la volonté de Dieu, cette volonté que l'esprit doit servir sans se soucier de la haine des êtres peureux et bornés, de tous ceux qui ont intérêt à ce que l'erreur et le mal subsistent.

C'est sous cette forme que se pose le problème de la vérité, à l'homme en qui n'ont pas été étouffées toute bonté naturelle et toute crainte de Dieu. Il a été réservé au type d'homme dont je parle, d'introniser le mensonge comme seul créateur de vie, comme seule force de l'histoire. Il s'est fait une philosophie en abolissant toute différence entre la vérité et le mensonge. Il a fait triompher en Europe un pragmatisme honteux qui nie l'esprit même pour l'amour du profit, qui accomplit ou approuve sans scrupule tous les crimes, s'ils servent ses buts. Il n'hésite pas à se faire faussaire parce que la fausseté, si elle lui sert, est pour lui aussi précieuse que la vérité. Je ne veux pas aller trop loin et identifier ce type d'homme avec l'homme des temps modernes en général. Mais c'est un type très répandu dans la masse, et si je dis de lui qu'il détermine notre temps, j'exprime tout au moins sa propre conviction — cette conviction qui lui donne l'élan impétueux avec lequel il s'apprête à envahir et à dominer un monde

que le scrupule moral met, à son égard, en état d'infériorité.

Le résultat de tout cela, nous le voyons clairement : ce sera la guerre, la catastrophe la plus totale, la fin de la civilisation. Je suis profondément convaincu que c'est la conséquence fatale de la philosophie combative de ce type d'homme, et c'est cela qui m'impose le devoir de dénoncer ainsi la menace effroyable qu'il porte en lui. La faiblesse du vieux monde cultivé qui recule, hésitant et surpris, devant ces Huns, est en vérité très inquiétante. Il abandonne ses positions l'une après l'autre, ne sachant ce qui lui arrive ; intimidé et comme frappé de stupeur, il semble faire l'aveu « qu'il ne comprend plus le monde ». Nous le voyons s'abaisser au niveau spirituel et moral de son ennemi, reprendre ses expressions stupides, s'accommoder de ses lamentables catégories de pensée, accepter des alternatives où se cachent des pièges mortels. Et de tout cela il n'a même pas conscience. Le monde est peut-être déjà perdu. Il l'est sûrement s'il ne parvient pas à s'arracher à cette hypnose, à reprendre conscience de lui-même.

Dans tout humanisme il y a un élément de faiblesse qui vient de sa répugnance pour tout fanatisme, de sa tolérance et de son penchant pour un scepticisme indulgent, en un mot de sa bonté naturelle. Et cela peut, en certaines circonstances, lui devenir fatal. Ce dont nous aurions besoin aujourd'hui, ce serait un humanisme militant, un huma-

nisme qui affirmerait sa virilité et qui serait convaincu que le principe de la liberté, de la tolérance et du libre examen n'a pas le droit de se laisser exploiter par le fanatisme sans vergogne de ses ennemis. L'humanisme européen est-il devenu incapable d'une résurrection qui rendrait à ses principes leur valeur de combat ? S'il n'est plus capable de prendre conscience de lui-même, de se préparer à la lutte dans un renouveau de ses forces vitales, alors il périra et avec lui l'Europe, dont le nom ne sera plus qu'une expression purement géographique et historique. Et il ne nous restera plus qu'à chercher dès maintenant un refuge hors du temps et de l'espace.

46

ESPAGNE

Tous les grands crimes sont accomplis en ce monde au nom de l'intérêt qui ne s'embarrasse pas de scrupules dans son « action ». C'est ce que nous voyons actuellement en Espagne. A qui reviendrait le rôle d'opposer les revendications de la conscience à tous ces intérêts, qui demeurent mesquins alors même qu'ils prennent un masque solennel, si ce n'est au poète, à l'homme dont le jugement est libre ? C'est à lui d'élever la voix, de protester contre cette méthode qui met le crime à la base de la politique, en violation de tous les sentiments humains.

Il n'est point de mépris plus facile que celui dont on couvre « le poète qui descend dans l'arène politique ». Au fond, c'est l'intérêt qui parle ainsi. Il ne veut pas d'une surveillance qui puisse le troubler dans son action et il invite l'intellectuel à se cantonner gentiment dans « le spirituel ». En échange, il lui sera permis de considérer la politique comme indigne de son attention. Sans doute ne doit-il pas

s'apercevoir que ce faux honneur récompense en lui le valet, le complice de l'intérêt qu'il est devenu par son abstention. De notre temps, la retraite dans la tour d'ivoire n'est qu'une sottise. Il est d'ailleurs presque impossible de ne pas s'en rendre compte aujourd'hui.

La démocratie se trouve réalisée en fait en chacun de nous puisque la politique est devenue l'affaire de tout le monde. Personne ne peut s'en détourner ; la pression immédiate qu'elle exerce sur chacun est trop forte. N'est-il pas vrai que l'homme qui nous déclare, comme il arrive encore parfois : « Je ne me soucie pas de la politique, » nous paraît assez « vieux jeu » ? Un tel point de vue ne nous semble pas seulement égoïste et irréel, mais encore une duperie assez stupide. Cela ne prouve pas tant une ignorance de l'esprit qu'une indifférence morale. L'ordre politique et social fait partie — cela ne peut être nié — de la totalité humaine. Il n'est qu'un aspect du problème humain, du devoir humain ; mais personne ne peut le négliger sans pécher par là même contre l'humanité qu'il essaye précisément d'opposer à la politique comme l'essentiel. Or, l'essentiel dont tout dépend, c'est bien l'ordre politique et social, car c'est sous sa forme politique que le problème de l'homme se pose aujourd'hui avec une gravité mortelle. Comment serait-il permis au poète de s'esquiver, lui que sa nature et son destin ont placé au poste le plus exposé de l'humanité ? En parlant de la gravité

« mortelle » que revêt de nos jours la question politique, j'ai voulu dire qu'il s'agit pour tout homme, et en particulier pour le poète, de sauver son esprit, ou, — pourquoi ne pas employer le terme religieux ? — de sauver son âme. Le poète qui échoue en face du problème humain, posé sous la forme politique, n'est pas seulement un traître à la cause de l'esprit au profit du parti de l'intérêt, mais c'est aussi un homme perdu. Sa perte est inéluctable. Il perdra sa force créatrice, son « talent », et ne fera plus rien de durable ; plus encore, son œuvre d'autrefois, qui ne porte point l'empreinte de sa faute et qui a été bonne, cessera de l'être ; elle ne signifiera plus rien aux yeux des hommes. C'est là ma conviction profonde, et des exemples la confirment.

On me demandera peut-être ce que j'entends par « esprit » et par « intérêt ». Eh bien, le spirituel, considéré sous l'angle politique et social, c'est l'aspiration des peuples à des conditions de vie meilleures, plus justes et plus heureuses, mieux adaptées à la dignité humaine. Le spirituel, c'est l'approbation de ce désir par tous les hommes de bonne volonté.

L'intérêt sait qu'un tel changement réduirait certains avantages et certains privilèges. En conséquence, il essaye par tous les moyens, y compris le crime, d'empêcher une telle évolution, ou tout au moins de l'arrêter pour un temps ; car il n'est pas sans savoir que la rendre impossible est hors de son pouvoir. Le parti de l'intérêt est à l'œuvre

en Espagne et la ravage avec une impudence encore inconnue à ce jour.

En vérité, ce qui se passe en ce pays depuis des mois constitue le scandale le plus immonde de l'histoire humaine. Mais est-ce que le monde s'en rend compte ? Assez faiblement, car l'intérêt assassin ne s'entend à rien mieux qu'à abêtir le monde, à dissimuler au monde son véritable caractère. On m'a rapporté l'autre jour ce mot d'une femme qui habite, il est vrai, la partie la plus sombre de l'Europe : l'Allemagne. « Qui aurait pu imaginer, a dit cette femme, que tombant du ciel bleu, les Rouges d'Espagne accomplissent de telles horreurs ? » Les Rouges ! Et tombant du ciel bleu !

Tout le monde sait combien peu révolutionnaires étaient les réformes du Front Populaire espagnol, cette alliance des républicains et des socialistes consacrée par une victoire électorale décisive et légitime.

N'a-t-on plus de cœur ? Plus de raison ? Veut-on se laisser ravir par le parti de l'intérêt les derniers restes de bon sens et de libre jugement en tombant dans le piège qu'il dresse si adroitement : en effet, il cache les instincts les plus bas sous le masque des idées de culture, de Dieu, d'ordre et de patrie. Un peuple vivant sous le joug d'une exploitation des plus réactionnaires désire une existence plus claire, plus humaine, un ordre social qui lui permettra, croit-il, de se rendre plus digne de sa propre humanité. Liberté et progrès ne sont pas encore chez ce

peuple des notions rongées par l'ironie et le scepticisme. Il croit en elles, comme dans les valeurs les plus hautes et les plus dignes de son effort. Il y voit les conditions mêmes de son honneur national. Ce peuple se donne un gouvernement qui entreprend de remédier — procédant avec prudence et en tenant compte des circonstances particulières — aux abus les plus criants. Qu'arrive-t-il alors ? Une rébellion de généraux au service des antiques puissances exploiteuses éclate avec la complicité de l'étranger. Elle échoue, elle est à deux doigts de la défaite, et c'est alors que des gouvernements étrangers, ennemis de la liberté, lui viennent en aide et, en échange de promesses d'avantages économiques en cas de victoire, ils fournissent aux insurgés de l'argent, des hommes et du matériel de guerre. Grâce à ces aliments, la lutte sanglante se poursuit, engendrant des deux côtés une cruauté chaque jour plus implacable. Contre le peuple qui lutte avec désespoir pour sa liberté et ses droits humains, on mène à la bataille les troupes de ses propres colonies. Les avions de bombardement étrangers détruisent ses villes, assassinent ses enfants. Et tout cela s'appelle « national ». Ces crimes qui crient au ciel s'accomplissent au nom de Dieu, de l'ordre et de la beauté. Si les choses s'étaient passées selon le désir de la presse de l'intérêt, il y a beau temps que la capitale du pays aurait dû tomber et les « bandes marxistes » être vaincues. Mais la capitale à moitié détruite tient toujours,

du moins au moment où ces lignes sont écrites, et les « bandes rouges », selon l'appellation préférée de la presse de l'intérêt, c'est-à-dire le peuple espagnol, défendent leur vie et les valeurs auxquelles elles croient, avec un tel courage surhumain que les valets les plus abêtis de l'intérêt devraient trouver là matière à des réflexions qui les conduiraient peut-être à découvrir les forces morales qui agissent ici.

Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes jouit aujourd'hui dans le monde du plus grand respect officiel. Même nos dictatures et nos États totalitaires tiennent beaucoup à nous faire croire qu'ils ont de 90 à 98 % du peuple derrière eux. Eh bien ! si une chose est claire, c'est bien celle-ci : les officiers rebelles soulevés contre la République espagnole n'ont pas le peuple avec eux. Et ils ne peuvent pour le moment nous donner le change sur ce point. Ils sont tout d'abord obligés de se créer, à l'aide d'Arabes et de soldats étrangers, la possibilité d'en faire autant. Si l'on ne peut préciser ce que veut le peuple espagnol, ce qu'il ne veut pas ne fait tout au moins aucun doute : la dictature du général Franco. Toujours est-il que les gouvernements européens intéressés à voir mourir la liberté ont reconnu le pouvoir de ce rebelle comme le seul légal, et cela en pleine guerre civile, cette guerre qui se poursuit grâce à leur appui, si elle n'a pas été déclenchée par eux. Eux qui dans leur pays montrent en tout ce qui concerne la haute trahison une cer-

taine fermeté, — c'est le moins qu'on puisse dire, — ils soutiennent un homme qui livre son propre pays à l'étranger. Eux qui se nomment « nationalistes », ils mettent tout en œuvre pour porter au pouvoir un partisan qui ne se soucie guère de l'indépendance de son pays, pourvu qu'il réussisse à abattre la liberté et les droits de l'homme. Ce général déclare qu'il préfère la mort de deux tiers du peuple espagnol plutôt que de voir régner le marxisme, c'est-à-dire un ordre meilleur, plus juste et plus humain.

Tout sentiment d'humanité mis à part : cela est-il national ? Quel parti a le plus le droit de se nommer national ? On me traitera de bolchevique, mais je ne peux pas ne pas me déclarer pour le droit dans ce conflit entre le droit et la force.

54

CHRISTIANISME ET SOCIALISME

L'homme qui confond vérité et mensonge prétend abattre le christianisme ; il est ainsi logique avec lui-même. On peut laisser ouverte la question de savoir si l'évolution historique exige ou non que le christianisme soit dépassé. Mais il faut dire cependant que si quelqu'un est peu qualifié pour en décider, c'est bien l'homme dont je parle. Ce n'est pas en s'abaissant au-dessous du niveau moral auquel l'humanité est parvenue grâce au christianisme qu'on peut prétendre l'avoir dépassé, mais en s'élevant plus haut encore. Et ce n'est pas cela que nous pouvons attendre des propagandistes outrecuidants qui nous annoncent son déclin. Goethe disait à Eckermann : « L'esprit humain ne dépassera pas l'élévation morale atteinte par le christianisme, telle qu'elle rayonne dans les Évangiles. » Et aujourd'hui, quelques littérateurs révolutionnaires s'imaginent en avoir fini avec lui. C'est une impudence inouïe. Le christianisme a été une exigence de l'esprit trop haute et trop pure. Aussi

n'a-t-il jamais pu prendre ici-bas une autre forme que celle d'un jugement moral qui éclairait les consciences. Mais sa discipline n'a jamais été aussi nécessaire qu'en notre temps où l'ignorance et la barbarie s'affirment dans toute leur horreur, précisément chez ceux-là mêmes qui prétendent avoir dépassé le christianisme.

Les problèmes qui naissent des luttes de l'esprit empiètent sur le domaine religieux. Dans la notion même de vérité, qui semble pourtant être uniquement humaine, l'élément religieux est présent. Il en est ainsi parce que la religion est fondée dans l'humanité même ; car c'est là le mystère de l'homme : pris entre deux mondes, appartenant à la fois à la nature et à l'esprit, la nature en lui s'ouvre à l'esprit. Dire que l'homme n'est qu'un animal, que ce soit là héroïsme ou sarcasme, est une opinion qui, pour être fort répandue aujourd'hui, n'en est pas moins fautive. Depuis que l'homme est homme, il y a en lui plus qu'un animal. C'est ce plus même qui le définit. Oui, il est bien animal par un certain aspect de son être, mais, par l'autre, il appartient à l'esprit. La conscience lui révèle cette double appartenance. Et la Divinité elle-même dit dans la Genèse : « Il est comme l'un de nous, connaissant le bien et le mal ; » il a la notion de l'absolu. Le sentiment religieux ne suppose pas nécessairement la personnification de l'absolu : l'absolu est proposé à l'homme dans ces idées de vérité, de liberté, de justice, sans doute irréalisables,

mais grâce auxquelles il est possible de corriger la nature. Rien n'est plus sot et plus lâche que de vouloir soumettre ces idées aux changements des siècles, voire des systèmes politiques. L'avenir de l'esprit européen ne pourrait être digne de son passé, ni même être pensable, en l'absence de ces éléments éternels qu'aucun événement temporel ne peut atteindre. Ce sont les étoiles qui ont lui à la naissance de l'Europe et qui seules peuvent guider sa marche.

Je veux ajouter ici qu'aucune passion religieuse ne doit nous troubler dans la recherche qui inspire notre effort, et qui n'est pas déshonorante pour la raison, d'obtenir de notre condition humaine le maximum de liberté, de douceur, de bonheur.

Je me suis souvent demandé si je puis me dire socialiste. Je n'adhère pas à la conception marxiste orthodoxe de la culture. Je ne puis, quant à moi, considérer l'économie et la lutte des classes comme les réalités fondamentales de la vie et ne voir dans les œuvres de l'esprit et de la culture qu'une « superstructure idéologique ». Au point de vue historique, il peut y avoir là quelque chose de vrai, mais, à mon avis, les œuvres de l'esprit n'appartiennent à aucune classe, que ce soit dans le domaine scientifique ou dans le domaine artistique. On ne peut pas rendre compte, du seul point de vue de classe, des grandes découvertes et inventions de la science, des œuvres d'un Newton ou d'un Einstein et même des progrès foudroyants de la technique. Ce sont là des œuvres libres de l'humanité et, plus

encore, ce sont des œuvres de l'esprit, de la philosophie et de l'art, auxquelles sont liées nécessairement une émancipation, une libération de toute origine et de toute classe. Les grands artistes et les grands penseurs ont toujours été en quelque sorte les enfants perdus de leur classe, dont la nature n'a jamais correspondu exactement aux définitions du marxisme. Je pense à l'essor qu'a pris l'esprit de Goethe, ce fils de patriciens francfurtois, ou à l'élan d'un esprit comme celui de Nietzsche, descendant de pasteurs protestants. Il faut reconnaître que ces destins victorieux ou tragiques n'ont rien à faire avec la bourgeoisie, et que la pensée libre et audacieuse, la conscience, la connaissance, sont des valeurs humaines qui ne sont pas le produit de telle ou telle classe. Il faut être convaincu de cette vérité.

Toujours est-il qu'on peut être socialiste, malgré cette vérité, si l'on y rattache cette autre vérité que ce serait pour un homme une attitude fautive et contraire à la vie de considérer le fait politique et social comme une chose de second ordre, par rapport au monde de la vie intérieure, à la métaphysique et à la religion. Il n'est pas permis aujourd'hui d'opposer par un jugement de valeur le domaine de la vie intérieure individuelle au domaine de la vie sociale. On ne peut opposer la métaphysique au socialisme, en considérant ce dernier comme une impiété, un matérialisme, et comme la recherche d'un bonheur de termites. Il n'est pas per-

mis, dans un monde sans Dieu et déraisonnable comme le nôtre, d'opposer à la volonté de créer un ordre meilleur, la métaphysique, la religion, le monde intérieur comme les seules choses qui soient dignes de considération. L'ordre politique et social n'est qu'une partie de l'humain. Dans l'homme, le monde intérieur et le monde extérieur s'unissent. L'artiste, dans son effort pour intégrer le fait politique et social dans la totalité humaine, ne peut se laisser troubler par le reproche qu'une telle tentative serait d'ordre inférieur, irréligieuse, dépourvue de sens métaphysique, et ne poursuivrait que le plaisir, selon une conception matérialiste. Matérialisme ! Il y a une raison précise pour que l'artiste ne se laisse pas arrêter par ce mot-épouvantail : c'est qu'il masque la perfidie de ceux qui, au nom de la vie intérieure et d'un faux idéalisme, prétendent effrayer l'homme de bien. Le matérialisme peut avoir un fondement spirituel idéaliste et religieux plus réel que le sentimentalisme prétentieux de ceux qui méprisent la matière. Il ne signifie nullement un abaissement de l'esprit ; il signifie cette volonté de pénétrer d'humanité la matière, qu'exprimé si bien la belle parole de Nietzsche : « Nous voulons pénétrer la nature d'humanité... Nous voulons y prendre ce dont nous avons besoin pour rêver au delà de l'homme. » C'est là une parole de la plus haute humanité, du plus haut amour pour l'homme et son élévation au-dessus de lui-même. C'est une parole d'artiste authen-

tique. Car l'art a-t-il jamais fait autre chose que pénétrer la nature d'humanité, y prendre ce dont il avait besoin pour élever, pour enrichir la vie dans l'acte créateur ? Pénétrer la nature par l'esprit, c'est-à-dire créer dans l'humain, l'art a-t-il jamais été autre chose ? Dans l'art, l'esprit anime la matière. Il témoigne d'un désir de donner une forme, un sens à la vie. Oui, un tel instinct naturel existe. Je connais un cri du grand individualiste Nietzsche qui rend un son bien socialiste : « Le péché contre la terre, c'est le plus terrible péché... Ne plus cacher sa tête dans le sable des choses célestes, mais la porter fièrement, cette tête terrestre qui crée le sens de la terre. » Voilà le matérialisme de l'esprit : c'est le retour de l'homme religieux à la terre qui représente pour nous le cosmos. Et le socialisme n'est pas autre chose que la décision qui s'impose comme un devoir de ne plus détourner son regard vers les nuages métaphysiques, en fuyant les exigences les plus urgentes de l'univers matériel, de la vie sociale et collective, mais d'être avec ceux qui veulent donner un sens à la terre, un sens humain.

TABLE DES MATIÈRES

Préface à quelques écrits récents de Thomas Mann. 7

Lettre du Doyen de la Faculté de Philosophie de
l'Université de Bonn..... 13

Lettre de Thomas Mann au Doyen de la Faculté
de Philosophie de Bonn..... 15

Avertissement à l'Europe..... 27

Espagne..... 47

Christianisme et Socialisme..... 55